

LE FEU CHEZ HÉRACLITE

Les penseurs présocratiques, que l'on qualifiait en leur temps de « physiciens » et non encore de philosophes, ont fait l'effort de penser la réalité du monde à partir de principes fondamentaux ramenés à la *phusis*. Ce terme grec doit se traduire, non pas par « nature », terme latin qui implique la « naissance » des choses, mais par l'éclosion ou l'épanouissement de l'être. Ces principes ne sont plus des forces divines, sexuées en mâles et en femelles, comme *Gaïa*, la Terre et *Ouranos*, le Ciel pour Hésiode, mais des principes neutres de type abstrait. L'eau pour Thalès, l'air pour Anaximène, l'infini pour Anaximandre, la terre pour Phérécyde, et les quatre éléments, Feu, Eau, Air et Terre pour Empédocle, constituent le principe de toutes choses. En dépit des différences des corps matériels, saisies par la perception, ces corps sont constitués à partir d'un ou plusieurs principes que la raison humaine, ou *logos*, peut découvrir dans ses investigations. Ils relèvent donc, non plus d'une révélation religieuse, mais d'une recherche rationnelle qui utilise encore parfois des images mythiques tout en s'inscrivant dans un monde d'où les dieux sont absents. C'est désormais l'homme qui prend la parole et qui cherche la raison des phénomènes qui l'entourent.

Héraclite est le penseur le plus saisissant de tous les présocratiques. Sans doute est-il le premier à utiliser le mot *kosmos* pour désigner le monde. Ce terme ancien signifie « ordre », « parure », « ornement » ou « construction ». Baudelaire le traduira dans son *Invitation au voyage* par « ordre et beauté ». Il est appliqué à ce qu'Héraclite nomme « des choses répandues au hasard », c'est-à-dire l'ensemble des choses que nous rencontrons au fil du temps. Mais ces choses ne sont pas en désordre, même si nous les appréhendons de façon désordonnée. Elles constituent, selon le fragment 24, l'un des deux seuls, avec le fragment 30, à utiliser le mot *kosmos*, « le plus bel ordre », *ho kallistos*, « l'ordre du monde », *ho kosmos*.

Depuis Héraclite, *kosmos* signifie à la fois le monde tel qu'il s'offre à la vue de l'homme, mais aussi l'ordre, et la beauté qui émane spontanément de lui. Un tel ordre est indépendant de la volonté

humaine et se tient tout seul dans sa grandeur et son immuabilité. Le monde, qui comporte en lui du hasard, c'est-à-dire du désordre, est en réalité un Tout qui est réglé par une structure d'ensemble. On peut déceler en lui du n'importe-quoi disposé n'importe comment, comme une chambre en désordre précisera Bergson ; pourtant, cet apparent désordre est régi par un ordre invisible qui en affirme la légalité. L'équilibre cosmique provient d'un arrangement primordial, indifférent aux affaires humaines, qui compense dans son universalité toutes les oppositions et tous les contraires.

Il faut alors qu'un principe unique gouverne les choses multiples et qu'un principe identique unifie les choses différentes. En clair, notre expérience de la vie et du monde a beau être celle de la multiplicité, du hasard et de la contradiction, le monde comme la vie est soumis à un seul principe. Il s'agit du « feu », en grec *πῦρ*, qui intervient dans cinq fragments importants. Le fragment 30 marque bien la nouveauté d'Héraclite pour qui le monde est autonome et ne dépend pas de la volonté des dieux ou des hommes :

« Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant, s'allumant à mesure et s'éteignant à mesure ».

« Le monde », *ho kosmos*, désigne ici la totalité de ce qui est, sur la terre et dans le ciel. Il est à la fois unique, car il n'y a qu'un seul Tout, et identique pour toutes les choses, qu'il s'agisse des hommes, des animaux, des plantes, de la terre, mais aussi des étoiles et des planètes. Ce qui est remarquable, c'est qu'il est indépendant des dieux et des hommes, du fait de sa permanence, hier, aujourd'hui et demain. Et s'il est permanent, c'est parce qu'il est parcouru par le « feu », on pourrait traduire en langage moderne, par l'« énergie ». Et ce feu, qui s'allume et s'éteint à mesure, comme les générations naissent et disparaissent, comme les galaxies proviennent d'un déploiement d'énergie avant de basculer dans des trous noirs, dirait aujourd'hui la cosmologie, est toujours vivant. Il n'y a pas, pour Héraclite, de Grand Architecte du monde, divin ou humain, car le monde est son propre architecte : il se donne à lui-même son ordre propre et ses lois. On peut, pour le dire en langage mythique, l'identifier à Zeus, comme Héraclite le fait dans les fragments 32 et 120 ; mais ce n'est qu'une image pour évoquer cette Vie cosmique qui se répète indéfiniment, cycle par cycle. Platon fera de même dans le *Timée* pour qualifier le monde de Grand Vivant, ce qui revient à souligner l'énergie qui le traverse et le renouvelle à tout instant.

C'est cela l'écoulement du temps, consacré par le *panta rhei* d'Héraclite : tout s'écoule, comme un grand fleuve cosmique, mais

rien ne se tarit jamais car le monde se fait, se défait et se refait sans cesse dans l'éternité du temps. Le Feu est « toujours vivant » car l'énergie cosmique ne s'épuise à aucun moment, ce qui est le mystère ultime de l'existence. Il n'y a que du feu, ou de l'énergie, ce qui signifie encore qu'il n'y a que de l'être en devenir et jamais de l'être figé comme une statue ou une momie. Lavoisier redécouvrira Héraclite quand il dira : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Le Feu se nourrit ainsi de lui-même, comme l'énergie, pour la physique moderne, ne peut jamais disparaître mais se transforme, cycle après cycle, en autre chose. Ce feu n'est pas un feu quelconque, sensible, devant lequel nous nous chauffons dans l'âtre, mais un feu intelligible, c'est-à-dire un principe invisible qui affecte toute chose.

Un deuxième fragment, numéro 90, cité par Plutarque, précise le mode de transformation du feu. « Du feu, en échange de toutes choses, et de toutes choses, le feu, comme de l'or, en échange des marchandises, et des marchandises, l'or. » La forme en chiasme de la phrase « or/marchandise » et « marchandise/or », souligne la complémentarité du principe et de l'échange. C'est parce que le feu, à l'analogie de l'or dont il possède l'éclat, est présent partout, qu'il affecte toutes les choses, comme les marchandises sont échangées contre de l'or. Tout ce qui n'est pas feu, comme la terre, la mer ou l'air, peut néanmoins devenir feu ou libérer le feu qu'il possède comme la marchandise, qui n'est pas de l'or, peut devenir de l'or quand elle se vend et s'échange. Le changement du feu en non-feu ou du non-feu en feu est équivalent au changement d'une marchandise en or, quand elle est vendue, ou de l'or en marchandise, quand elle est achetée. Comme l'or est, chez les hommes, le principe d'échange des biens matériels, le feu est, dans le monde, le principe d'échange des réalités matérielles.

Ce jeu d'échanges est précisé dans le fragment 31 : « Conversions du feu : d'abord mer, de mer, la moitié terre, et la moitié souffle brûlant. [La terre] se dissout en mer, et elle est mesurée selon le même rapport qu'avant de devenir terre ».

C'est cette fois la mer, c'est-à-dire l'eau, le principe qui est le plus opposé au feu puisque l'eau éteint le feu, qui est identifiée au devenir du feu. L'agitation incessante de la mer, son énergie inlassable, est analogue à l'agitation du feu, une même énergie parcourant ces principes qu'on oppose toujours. Mais les opposés ne font qu'un, car la mer elle-même est formée de feu comme l'air brûlant. Le feu peut donc prendre l'apparence de la mer ou de la terre, selon des proportions variables. Nous avons là une sorte de prescience de la chimie ultérieure dans laquelle les molécules d'un corps peuvent se transformer en d'autres molécules. Le souffle brûlant d'Héraclite est ici l'orage et les éclairs qui libèrent dans l'air leur formidable énergie. La

conversion du feu en terre, en mer et en souffle brûlant révèle l'alternance des cycles cosmiques et, sur notre terre, des saisons. Elles sont toutes différentes, les quatre saisons comme les quatre éléments ; mais elles obéissent toutes au feu qui les parcourt et les consume, c'est-à-dire les transforme. Héraclite insiste sur le fait que ces transformations des éléments sont mesurées « selon le même *logos* ». Il faut comprendre : selon la même rationalité ou la même argumentation rationnelle, le *logos* étant ici identifié au *feu*, ou, si l'on préfère, la raison comme le feu traversant toutes choses dans l'univers.

Deux derniers fragments parlent encore du feu. Le fragment 76 revient sur les transformations du feu, ou de l'énergie cosmique, qui annoncent les transformations de la physique et de la chimie que nous connaissons.

« Mort de la terre, de devenir eau, mort de l'eau, de devenir air, [mort] de l'air, de devenir feu ; et inversement. »

Le processus de transformation des éléments cosmiques est bien ici souligné de façon circulaire, comme l'indique l'adverbe « inversement ». Les cycles du monde reviennent de façon immuable, dans l'univers entier comme sur la terre, car un même feu parcourt toutes choses. Quelle que soit la forme que prend la matière, qu'elle soit solide comme la terre, liquide comme l'eau, ou invisible comme l'air, elle est toujours constituée de feu. Le devenir est donc une suite infinie de naissance des corps et de disparition des corps qui sont tous régis par des transformations gouvernées par le feu. Tout est feu, ou tout est énergie, bien qu'Héraclite n'utilise jamais le terme grec d'*energeia* qui sera plus tard l'un des concepts essentiels de la physique d'Aristote, puis de la physique moderne.

Le dernier texte concernant le feu est le fragment 66. Il est bref et concluant dans sa formulation :

« Le feu, survenant, jugera et saisira tout ».

Le verbe important de ce fragment est le verbe « juger », en grec *krinein*, qui a donné les mots français « critique » et « crise ». Quand le feu survient dans le monde, en affectant tel ou tel corps, il y a une « crise » qui manifeste le pouvoir de ce principe sur toutes choses. Le feu, comme un juge du tribunal, apporte son jugement en manifestant la justice du monde. Il est *juste* que le monde soit ce qu'il est, et *injuste* qu'on le critique au profit d'un autre monde qui serait meilleur. Comme il n'y a qu'un seul feu, il n'y a qu'un seul monde, et c'est *justice*. La raison du penseur, c'est-à-dire du physicien, doit donc comprendre qu'il est juste que le feu alimente le monde et lui permette de mourir et de renaître dans ses perpétuelles transformations. Si

chaque chose, ou chaque homme, s'isolait du feu — comprenons : du principe universel qui gouverne tout et qui se manifeste dans la « raison, *logos* » —, ce serait injuste. L'homme ne comprendrait pas le monde en occultant son universalité. La justice du feu, qui lui permet de « tout saisir », revient à comprendre que tout passe et se transforme en autre chose. Rien ne demeure, en un sens, parce que tout passe dans le flux du devenir. Mais le devenir demeure devenir parce que le feu est inépuisable. La seule permanence que le monde connaisse, c'est la permanence du changement, incarnée par le feu. Il ne s'éteindra donc jamais, ou, pour le dire autrement, il n'y aura jamais de fin du monde.

Un dernier fragment, le fragment 64, sans citer le feu, ou *pûr*, rappelle sa présence sous une autre forme. Il est le dernier mot d'Héraclite, et le dernier mot du monde. « La foudre, *keranos*, gouverne tout ». La foudre, on le sait, est l'attribut de Zeus qui lance les flammes de l'orage. Zeus, en grec, est à la fois, dans l'étymologie de son nom, le principe de vie et le principe de lumière. Car la lumière, allumée par le feu, est la condition de la vie et de toute chose. Chez Héraclite, la foudre est le foudroiement du feu, sa libération instantanée qui détruit mais, en détruisant, permet le renouvellement de la vie, comme une forêt foudroyée donnera naissance à de nouveaux arbres, plus jeunes et plus forts. Le feu foudroyant, comme une explosion d'énergie atomique foudroie, *gouverne* — le terme grec *oiax* désigne le gouvernail du navire — l'univers tout entier.

Héraclite est ainsi le premier penseur à montrer, en une prose poétique qui évoque le pouvoir du feu, que le monde est un *kosmos*, un ensemble de choses ordonnées. Il ne renvoie ni aux dieux ni aux hommes, mais à sa propre présence qui est, de cycle en cycle, éternelle. Et ce feu universel qui le constitue n'est autre que la raison universelle qui permet de l'appréhender et de le comprendre.

Jean-François MATTÉI

Professeur émérite de l'université Nice-Sophia Antipolis
Institut universitaire de France